

# AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

MONOLOGUE

## LES QUINZE ANS !

Avoir quinze ans !... cet âge au printemps de la vie ;  
Cette fleur, au parfum qui fait rêver des cieux ;  
Ce ciel bleu de mon rêve ébloui que j'envie ;  
Ce temps qui va ravir mon cœur déjà joyeux !

Avoir quinze ans !... image, éblouissante chose !  
A son aise rêver ; ne plus être une enfant ;  
Chanter une romance en effeuillant la rose ;  
Qu'y a-t-il de plus doux ? d'enchantement ? de charmant ?

Entendre qu'on vous dit qu'on est belle, et qu'on aime  
Votre teint ravissant, votre regard si pur ;  
Votre front si candide et miroir de vous-même ;  
Comme le cœur doit battre, heureux !... heureux !... bien sûr !...

Quinze ans !... mais, c'est le ciel !... Ah ! que je le voie naître  
Ce matin radieux !... qu'il est lent à venir !  
Quand donc mes jours d'enfant, quand vont-ils disparaître ?  
Quand donc aurai-je enfin quinze ans ? doux avenir !

Je compte sur mes doigts ; j'ai douze mois encore :  
Un automne, un hiver, un printemps, un été ;  
Et quand un autre automne au soleil que j'adore  
Viendra comme à présent dans le bois pailleté,

M'apporter des chansons, me tresser des couronnes,  
M'envoyer tous les vœux d'un ami bien aimé,  
Ce sera le bon temps !... Effeuillez-vous automnes !...  
Et, de mes premiers ans, que le souffle embaumé,

Ainsi qu'un flot d'azur, monte vers le nuage  
La fumée en fuyant, qu'il s'éloigne de moi !  
Fuyez rapide temps ! Dans un lointain voyage  
Je veux partir, et vivre ! Et j'ai hâte ! Et j'ai foi !

J'ai foi dans ces beaux jours qu'on entend souvent dire  
Les plus beaux de la vie ! Ah !... quinze ans ! quel bonheur !  
Ma jupe sera longue, et je pourrai sans rire,  
Ajuster mes cheveux, dans un ton enchanteur !

Ainsi parlait l'enfant. L'automne au léger râle  
S'achevait comme un songe, et la feuille tombait ;  
Et l'hiver revenait ; dans la nuit, une étoile,  
La première allumée au firmament, parlait.

D'espoirs riants, d'un temps enfin bien près d'éclorre ;  
Le printemps va souffler ; l'été, d'or va jaunir ;  
Dans les prés, dans les bois, tout ici va mûrir.  
Oh ! le voici venir, ce temps ! voici l'aurore..

Du premier jour, enfin !... la fillette a quinze ans !  
Mais quoi ? son front est pâle et baisse vers la terre...  
Ainsi qu'un lys penché, voyez-la solitaire ;  
Ecoutez-la parler : Où sont mes premiers ans ?..

Ma radieuse enfance !... Où sont-ils ? Que ne puis-je  
Les ressaisir encore et me dire une enfant !  
Je n'ai plus de plaisir, je suis seule, où donc suis-je ? [murmure]  
Ah !... mes parents sont morts !... J'ai quinze ans ! C'est char-

Charmant !... Je le croyais ! Ah ! combien j'étais folle !  
J'aimais tout sous les cieux, je n'étais pas frivole ;  
Mais, on m'a dit un jour : l'argent avant le cœur !  
C'est l'argent qu'on épouse !... Oh ! voilà le bonheur !

Avoir quinze ans ! cet âge au printemps qu'on envie.  
Petite fleur des bois, oh ! si vite cueillie,  
Réjouissez-vous de vivre et ne comptez sur rien ;  
Donnez au doux zéphir votre parfum, c'est bien.

Donnez-nous le bonheur de vous voir fraîche et belle  
Et restez longtemps pure. Oh ! restez bien fidèle  
A l'ange qui vous garde et veille sur vos ans.  
Laissez venir le temps de vos joyeux quinze ans.

Et ne désirez rien ; et que tout sur la terre  
Vous procure un plaisir ; bien qu'il soit éphémère,  
Il sera de votre âge ; il laissera pourtant  
Ce charmant souvenir d'un trop rapide temps.

MARIE DE BOISGUÉRARD.

## FEMMES ET FLEURS

L'IMPÉRATRICE DES ROSES

Ceci pourrait être un conte d'Orient, un de ces contes poétiques et mélancoliques qui se disaient les soirs d'été, la chaleur du jour passée, sur les terrasses de Bagdad.

Et pourtant, ce n'est ni un conte, ni une histoire bien ancienne. Le nom de l'héroïne est encore dans toutes les mémoires et l'aventure languissante qui fut sa vie est connue de tous les cœurs.

L'Impératrice des Roses ! Qui ne connaît, sous ce titre authentique et sous le rappel des fleurs qui lui furent si chères, l'impératrice Elisabeth d'Autriche morte si tragiquement.

On a écrit, à propos de cette mort, qu'elle était d'une famille prédestinée aux suicides et aux assassinats, comme aux accidents tragiques...

Laissons ces questions d'hérédité et de fatalité, jetons un regard sur la pauvre victime et parlons de sa passion pour les roses.

C'est dans cette passion, en effet, qu'il faut voir comme le présage de sa destinée, bien plus que dans la fin terrifiante de ses proches et de ses enfants.

La rose est la fleur sanglante. Quiconque l'aime, rêve de sang. Les Orientaux en ont fait l'emblème du baiser, qui parfois se change en morsure.

Les martyrs chrétiens, quand le sang coulait de leurs blessures, croyaient être fleuris de roses surnaturelles. Et c'est du sang de Vénus que les Grecs faisaient naître la rose.

L'impératrice Elisabeth aimait les roses avec frénésie. On peut dire que, vers la fin de sa vie, quand elle errait, comme une ombre en peine, de pays en pays, de site en site, ce fut la seule passion et le seul but de ses voyages.

Roses de Provence, roses d'Italie, fleurs éclatantes et superbes au soleil, roses de Savoie, plus pâles du voisinage des neiges, roses de Sicile, opulentes et chargées de soleil, roses d'Ecosse, roses d'Espagne, elle les connut toutes, les respira et s'enivra de leur présence.

Parmi les rares livres qu'elle emportait dans ses voyages, un exemplaire d'Henri Heine était son favori. Elle vous un culte à ce poète qui chanta les roses, et c'est par ses soins que l'on entretenait la tombe du poète à Paris. Elles étaient vraiment dignes de se comprendre ces deux âmes ; l'une, l'impératrice, aussi ardente, aussi pure, en même temps, que les roses les plus enflammées ; l'autre, le poète qui voulut qu'on mit simplement sur sa tombe : " Il aimait les roses de la Brenta !... "

Après des voyages inquiets, des recherches et des tourments, Elisabeth d'Autriche trouvait parfois le repos dans l'île de Corfou. Là, sa fantaisie avait fait bâtir sur un monticule un petit temple grec. Elle s'y rendait et, de la balustrade, ses yeux parcouraient au loin la mer des Cyclades, bleue ou blanche, ou, au dessous d'elle, une autre mer rouge comme incendiée, d'immenses champs de roses qui couvraient le monticule et la plaine et qui, sous le soleil, évaporaient leurs âmes embaumées.

Pensait-elle à ces matinées solitaires dans l'île de Corfou à ses roses, à leurs parfums, quand sur la rive du lac de Genève, elle défailait frappée par d'obscur haines politiques ? Peut-être la vision familière de ses fleurs chéries, même en souvenir, arrêta-t-elle ses souffrances. Elle mourut sans se plaindre, simplement, comme elle avait vu mourir tant de roses sous les traits inattendus de la tempête.

BOREL DE LA PRÉVOSTIÈRE.

## CONSEILS A LA MÉNAGÈRE

On fait un bien meilleur pain d'épice en faisant bouillir la mélasse et en l'écumant.

Brûler quelques grains de café sur une pelle rougie, c'est un excellent désinfectant pour les appartements.

LA MODE

504.— Cette magnifique toilette, en peau de soie bleu-pastel, est faite avec double jupe et plastron de guipure garnis de volants en mousseline. Ce style fort simple et très élégant, peut servir à d'autres combinaisons de tissus quelconques. Il faut 15 vgs de soie et 5 vgs de dentelle large mesure pour la confection de cette jolie toilette.



No 504.—Toilette de visite

Nous donnons les patrons dans les numéros : 34, 36, 38, 40 et 42 pcs, mesure de taille.

505.— Ce modèle convient surtout à de fortes tailles. Il est fait en alpaga noir avec piqûres sur la jupe. La garniture du corsage consiste dans un sous-veston de satin blanc, avec rangées de ruban de velours noir étroit. Deux bandes du même genre (satin et velours)



No 505.—Costume-tailleur

ornent le devant du corsage et vont se rejoindre en arrière, en affectant la forme d'un V. Il faut 8 vgs de tissu double largeur pour une personne d'un contour ordinaire.

Nous donnons les patrons dans les numéros 32, 34, 36, 38, 40, 42 et 44 pcs, mesure du buste et les patrons de la jupe dans les numéros 20, 22, 24, 26, 28, 30 et 32 pcs, mesure de taille.